

RAOUL PONCHON

LA MUSE GAILLARDE

ILLUSTRATIONS DE
DIGNIMONT

AUX ÉDITIONS RIEDER

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PARIS

RAOUL PONCHON

LA MUSE GAILLARDE

ILLUSTRATIONS DE
DIGNIMONT

AUX ÉDITIONS RIEDER
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
PARIS

La Muse gaillarde

Raoul Ponchon



Aux éditions Rieder, 1939

Exporté de Wikisource le 16/09/2019

Écarquille tes yeux à la beauté des choses ;
Nourris-toi du parfum de la femme et des roses ;
Bois comme un banc de sable, et sois bon comme un chien,
Et tâche de mourir bien.
R. P.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

La Muse Gaillarde

Aubade

L'Idole

Discours à la rosière

Le Marchand d'éventails

Au Temps où les bêtes parlaient

Madrigal à Émilienne d'Alençon

Concours de beauté

Le Pays sans chemise
Mi-Carême
Va donc, eh, la pudeur
Patinage
Le Shah et ses pucelles
À Philis
Le Monôme
Chanson d’hier
La Première Ride
Liane de Pougy
Madrigal
Loin de la joie
Dis-moi...
Printemps
Longévité de la femme
La Question du corset
Le Pantalon
Jupe ou culotte
La Question du bas noir
Cléo de Mérode ?
À un vieux marcheur
On demande des jolies femmes
Jane Avril
Conte pour le jour des Turcs
Orientale
Sonnet de la petite chérie
Les Femmes et le printemps
Idylle royale

Réponse à la jolie parisienne
Printemps d'hiver
Étude de nu
La Caille
Sonnet de l'amour sans phrases
Conte breton
Le Bon dieu et le cocu
La Légende de Phryné
Cochons de bois
Voici le printemps
Le Satyre
Chanson de Provence
La Loi d'amour
Portraits à deviner
Chanson de printemps
Invitation à la valse
La Crinoline
Féminisme

Les Belles Paroles

En la saison des fleurs
Fleurs des prés
Bouquet
Fleurs
Une Belle Matinée de printemps
Distiques
Jeunesse

Pages d'album

Sérénade

La Cage

La Lune

Sonnet

Ô vin !

Propos de cabaret

Éloge du mot boire

Au Cabaret

...Ne parlez pas tous à la fois

Pourvu que...

La Déclaration ministérielle

Allez boire, pauvres ivrognes

Le Miracle du Val-André

Chanson d'automne

Le Roi de la fève

Ballade du vin de France

Patelin d'été

Chez le mastroquet

Poète et laboureur

Chantons le vin

Légende non dorée

Les Tire-bouchons

Un grand d'Espagne

La Clef de la cave

Chanson

Vers de Noël

AUBADE

TA délicieuse altesse
Veut-elle accepter mon bras ?
Nous irons où tu voudras ;
Tout avec toi m'est liesse ;
Tu verras comme aujourd'hui
Le ciel est épanoui
Et plein de délicatesse.

Tout semble bon à manger ;
Dans l'air amoureux et moite
Quelques nuages d'ouate
Floconnent, troupeau léger
Qui traîne sa marche lente
Sous la garde vigilante
D'un invisible berger.

Ouvre tes claires mirettes,
Mes deux étoiles du jour ;
Et regarde tout autour
De toi ces blanches fleurettes :
On ne sait pas tout d'abord
Si c'est de la neige encor,
Ou déjà les pâquerettes.

C'est le Printemps. Ô printemps !
Aux tempes toujours fleuries ;
Je l'entends dans les prairies
Rire avec toutes ses dents, –
Ô vieillard à barbe blonde,
Aussi ridé que le monde,
As-tu donc toujours vingt ans ?

L'IDOLE

...Il n'y a rien, ô idole, de plus précieux
que la vie : Eh bien ! tu m'es cent fois plus
précieuse qu'elle.

KHÉYAM.

IMPÉRATRICE de mon cœur,
Reine de moi, ma bien-aimée,
Ineffable et divine fleur,
Toi dont ma vie est affamée,

Seul guide de mes actions,
Va, je ne crois pas que tu aies
Aucunes imperfections,
Mon amour les ayant tuées.

Or, aujourd'hui que la bonté
Émane de toutes les choses
Et fait pâmer de volupté
Le cœur des femmes et des roses,

Que la terre entière et les cieux
Chantent comme une même lyre,
Toi seule, ô gloire de mes yeux,

Pourquoi ne veux-tu pas sourire ?

Vois, dans l'air de myosotis
Règne une candeur infinie :
Si tu m'es farouche, ô mon lis,
Tu troubleras cette harmonie.

Tu sais bien pourtant que ta voix
Est ma plus suave musique,
Et que l'instant où je te vois
Est ma distraction unique.

Tu sais bien que tes yeux de ciel
Sont mes vivantes pierreries,
Et que je cueille tout mon miel
Sur tes belles lèvres fleuries ;

Qu'auprès de ces rouges rubis
Tout rubis me paraît exsangue ;
Que les paroles que tu dis
Sont les plus claires de ta langue ;

Tu sais qu'amoureux de tes pas
Le jour est pour moi sans lumière,
Quand tes regards ne brillent pas
De leur tendresse coutumière ;

Que tu me grises sans merci,
— Ô toi dont la grâce est l'esclave,
De tes chers baisers, frais ainsi

Que le vin qui sort de la cave ;

Tu sais que la nature en vain
Fait parade de ses merveilles,
Si tu me laisses avoir faim
De tes chairs blondes et vermeilles ;

Que par un seul de tes cheveux,
— Comme un chien que l'on mène en laisse —
Tu peux me conduire où tu veux,
Dompté par ta seule faiblesse.

Comment puis-je te désarmer,
Moi qui par ton souffle respire,
Moi qui suis roi rien qu'à t'aimer,
Poète rien qu'à te le dire ?

Sache donc, mignonne, le cœur
Inséparable du mot *j'aime*,
— Ainsi le parfum de la fleur
N'est rien autre que la fleur même.

Ah ! je vois bien que tu m'entends,
Car dans ta bouche minuscule
Déjà le rire de tes dents
Allégrement tintinnabule.

DISCOURS À LA ROSIÈRE

C'EST un devoir bien doux pour moi, Mademoiselle,
D'affirmer devant tous que vous êtes... bien telle
Que l'on vous annonça ; que vous l'avez encor
... Votre fleur d'innocence aux étamines d'or,
Et je suis fier de ce qu'une fête éphémère
Pour cette circonstance unique m'ait fait maire.
— Je m'étais demandé souvent : À quoi sers-tu ?
Ô maire ! Eh bien ! mais c'est à fêter la vertu.
Je demande, Messieurs, toute votre indulgence,
Car je n'ai, de ma vie, harangué l'innocence ;
Et les plus chastes mots du monde, en vérité,
Ne sauraient dire un tel vase de pureté.

En vous apercevant sous ce costume insigne
J'ai reconnu d'abord que vous étiez un cygne :
Cygne dont je voudrais être le Lohengrin,
Ce Lohengrin qui lit à l'Éden tant de train.
En vous voyant si blanche et si pure, nous crûmes
À quelque merle blanc, à quelque lis à plumes :
Il est bien évident que si vous le vouliez,
N'est-ce pas, fleur-oiseau, vous vous envoleriez ?

Certes, d'autres pays ont aussi leurs rosières,

— Nanterre, Étrépagny, Clermont-Ferrand, Asnières —
Mais il y a rosière et rosière, pardi
Qui durent à peu près ce que dure un mardi ;
De ces rosières-là, l'on sait ce qu'en vaut l'aune :
On les donne pour rien à Saint-Ouen-l'Aumône.
Pourtant, vous en avez plein Montmartre, Messieurs,
J'en vois même d'ici qui me crèvent les yeux.
Parmi tant de vertus et pour le choix à faire
Allez, ce ne fut pas une petite affaire ;
Car au premier appel qu'on lut dans le journal
Il en vint de partout et même de Laval.
Mais comme il importait qu'elle fût de Montmartre,
On vous choisit, le reste alla se faire... à Chartre.

Maintenant que l'on sait sur quel bon capital
Mademoiselle, vous vous tenez à cheval,
D'un tas de *proprariens* vous allez être en butte :
ça n'est pas ce qui manque, on le sait, sur la Butte.
L'un vous proposera de vous flanquer des *paings*,
L'autre de vous poser simplement des lapins ;
Des individus bruns qui parlent plusieurs langues
Viendront vous assaillir de squammeuses harangues :
Tels que ce beau garçon, dans un procès récent,
Tellement du Midi qu'il n'avait pas d'accent.
— Croyez-moi, je le tiens de la grande baronne,
Une langue suffit pourvu qu'elle soit bonne.
Ce capital se perd, d'habitude, en tombant
Sur le bi, sur le bout, le bi du bout du banc,
Sur un tas de cailloux, et, (la chose s'est vue)
Quelquefois même en revenant de la revue.

Généralement on n'en fait qu'un seul repas,
Et comme Boulanger, dame, il ne revient pas.
Le bougre, quand il part, enfille une venelle
Et ne s'arrête plus qu'en la nuit éternelle.

Mais le Printemps en vous fait du charivari,
Il vous faut un amant à défaut d'un mari.
Aussi bien, je m'en vais en qualité de maire
Vous donner là-dessus quelques conseils de père :
Ne prenez pas, ma fille, un amoureux trop vieux,
En amour il n'est pas assez laborieux ;
N'allez pas pour cela vous ruer sur un jeune,
L'indigestion ne vaut pas mieux que le jeûne.
Qu'il ne soit pas trop beau, car on vous le prendrait.
Qu'il ne soit pas trop laid, on vous le laisserait.
Qu'il ne soit ni petit ni grand, ô citoyenne,
Choisissez-le plutôt d'une bonne moyenne,
Méfiez-vous aussi des gens qui sont trop gras :
Les gras s'en vont en *deliquium* dans vos bras ;
Et des maigres : le maigre est toujours un peu maigre.
Entrelardé vaut mieux. N'essayez pas du nègre :
Avec lui ce serait un tout à fait autre air.
Ma fille, voyez-vous, ce suppôt de l'enfer
Est plus noir au dedans qu'il n'est à la surface :
Jamais vous ne pourriez le contempler en face.
N'admettez pas non plus pour votre compagnon
Un de ces gens sans yeux, qui portent un lorgnon ;
Dans la peau, quand ils vous embrassent, ça vous entre,
Quelquefois même ils vous en écorchent le ventre.
Ne vous jetez pas sur les hommes chevelus,

On les lâche d'un cran *lorsqu'il ne les ont plus*.
Ni sur les chauves : bien que ces messieurs les chauves
Se comportent fort bien dans le sein des alcôves.

Bref, je crois qu'ici vous trouverez un époux.
Mais permettez, avant de m'éloigner de vous,
Que mes longs cheveux blancs que leur néant décore
Vous donnent, mon enfant, quelques avis encore.
Quand vous avez chez vous le plus petit bijou,
Les Pranzini avec votre cou font joujou,
Davantage il ne sert d'avoir une toquante
Qu'à savoir qu'on vous tue à cinq heures cinquante,
Par exemple ; est-ce pas inutile ? Mais si.
Sachez encore pour votre instruction ceci :
Dans un gouvernement qui veut être prospère
Le général Paulus est toujours nécessaire.
Enfin, si vous toussiez, voilà l'essentiel :
Prenez aussitôt des pastilles Géraudel.

LE MARCHAND D'ÉVENTAILS

À LÉA HORTA.

Ô Dames belles et honnestes,
Venez voir mes beaux éventails
Jusque dans leurs moindres détails ;
Ils ont appétit de vos gestes
Et réclament la volupté
De caresser votre beauté.

J'en ai de plus de cent manières,
D'au moins mille et une façons ;
J'en ai pour les vieux polissons
Comme pour de jeunes rosières :
Approchez, faites votre choix,
J'en ai même pour les bourgeois !

Les uns sont en nacre, en ivoire,
En écaille blonde, en santal,
Et d'un travail oriental
Si fini qu'on ne peut y croire.
D'autres sont peints par des malins,
Sur des satins et des vélins.

Ils sont frais comme votre bouche,

Madame, et légers, — oh légers
Comme des rêves de bergers
Ou des colères d'oiseau-mouche ;
Si légers qu'à peine vos doigts
Sauront en distinguer le poids.

Veuillez considérer la trame
De celui que vous tenez là,
Madame, est-ce pas beau cela ?
C'est à peine s'il pèse un gramme,
Et pour votre petite main,
Il est comme un brin de jasmin.

Aimez-vous mieux cette merveille
De grâce et de fragilité ?
Cet éventail, en vérité,
Tenez pour certain qu'une abeille
Le briserait en s'y posant ;
Un rien lui serait trop pesant

Cet autre, fait d'une dentelle,
Peut cacher un trouble charmant
À tout autre qu'au jeune amant
Qui d'amour féru dit : C'est elle !
Lui qui sait votre œil assassin
Et l'aurore de votre sein.

Belles, tombez à la renverse.
Ceux-ci, qui valent dix Pérous,
Je vous les donne pour cent sous,

À seule fin que mon commerce
Me permette, les jours d'été,
D'aller boire à votre santé.

Hélas ! faut-il que je vous aime
Pour vous les céder à ce prix !
J'en suis tout le premier surpris,
Et soyez sûres que moi-même,
Si je n'étais pas le marchand,
J'en achèterais sur-le-champ.

Cet éventail de marquissette
Appartint à la Pompadour.
Je vous le donne, mais en pour
Vous me ferez une risette
Et me donnerez un baiser.
Pourrais-je à moins vous le laisser ?

Une miraculeuse flore
S'épanouit sur celui-ci.
Un Japonais de loin d'ici
Sous ses pinceaux la fit éclore :
Il lui manquait l'essentiel,
Un rayon de vos yeux de ciel.

Celui-là tout entier en plumes ;
De joie et de lasciveté
Autour de votre *honnesteté*
Frémira comme des écumes.
Les zéphirs les plus amoureux

Viendront vous disputer entr'eux.

Ah ! par ma fine, ma commère,
Nous arrivons aux objets d'art :
Sur cet éventail, Fragonard
A peint la divine chimère :
On y voit de jeunes amours
Qui jurent de s'aimer toujours.

Ici les palettes fleuries
De Boucher, Lancret et Watteau
Y mènent l'Amour en bateau
Au pays des galanteries...
Et puis, écarquillez vos yeux,
Car voici le plus merveilleux.

Il vient de Marie-Antoinette,
Lorsques en de royaux pourpris
Elle paissait Grâces et Ris
Au beau temps qu'elle était jeunette.
Cet éventail n'a pas de prix,
Mes belles dames de Paris !

Passons à cet autre un peu leste,
Il vient d'une grand'mère à moi
Qui fut des mieux avec le Roi.
Ah ! nos grand'mères, malepeste !
(Dieu les garde sous les cyprès !)
N'y regardaient pas de si près.

Préférez-vous la poésie ?
J'ai des éventails précieux ;
Des poètes aimés des cieux
Et d'une élégance choisie
Y mirent des vers sur vos yeux,
Mesdames, et sur vos cheveux.

Eh bien, ceux-là, quoi qu'on en dise,
Sont mes éventails les moins chers ;
Justement à cause des vers,
C'est ma plus veule marchandise.
Les poètes, vous savez bien,
Donnent toujours leurs vers pour rien.

Et maintenant, honnestes dames,
Que vous m'avez tout acheté,
Que Dieu vous garde la beauté,
Donne le salut à vos âmes ;
Moi qui viens de parler beaucoup,
Je vais de ce pas boire un coup.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT

JADIS les gens étaient moins bêtes,
— Du temps que les bêtes parlaient, —
Les cœurs étaient vaillants, les têtes
Pour la liberté s'emballaient ;
La foi des peuples était prompte
Vers leurs dieux qui les consolaient.
C'est du moins ce que l'on nous conte
Du temps où les bêtes parlaient.

Les rois pacifiques, honnêtes,
Étaient tous de gentils garçons,
Régnèrent sagement ; les poètes
Les célébraient dans leurs chansons.
Dans une touchante harmonie
Les grands aux humbles se mêlaient :
Rêve éteint, vision finie !
Ô temps où les bêtes parlaient !

Jadis, les mères, les épouses
Se montraient merveilleusement
De l'honneur de l'époux jalouses
En ne prenant qu'un simple amant.

Mais entre elles faisant la paire,
Jamais elles ne s'accouplaient ;
Les enfants avaient plus d'un père
Au temps où les bêtes parlaient.

La femme aujourd'hui politique,
Fait sa médecine, son droit,
Aspire à la Chose publique :
Mon Dieu, qui sait ? Moins qu'on le croit
Elle est capable de sottises ;
Mais jadis les hommes trouvaient
Plus de boutons à leurs chemises,
Au temps où les bêtes parlaient.

Au bon temps jadis, sur les places,
Certainement l'on rencontrait
Bien moins de fontaines Wallaces,
Plus de marchands de vin clairnet.
Ô crâne temps ! Époques dignes !
Les bons ivrognes se soûlaient
Avec le joli sang des vignes !
Au temps où les bêtes parlaient.

Autrefois l'on voyait l'artiste,
Tout entier à son idéal,
Aimer la Beauté Trismégiste
D'un amour pur et filial.
Les Arts n'étaient pas en boutique
Et les peintres ne barbouillaient
Pas encore pour l'Amérique,

Au temps où les bêtes parlaient.

La pudeur était moins farouche ;
Les mœurs pourtant n'en souffraient pas ;
On pouvait baiser sur la bouche
Sa muse, à la fin du repas,
Jadis. Les juges équitables
Jugeaient les méchants, mais laissaient
Chanter en paix les pauvres diables,
Au temps où les bêtes parlaient.

MADRIGAL À ÉMILIENNE D'ALENÇON

Émilienne,

Vous nous faites voir vos deux cuisses,
Laissez-moi vous montrer les miennes,
C'est le moins que faire je puisse.

Pour vous c'est un marché, je crois,
Avantageux, car j'en ai trois,
Vu qu'il m'en pousse une troisième
Au même instant que je vous vois,
Beauté que j'aime.

CONCOURS DE BEAUTÉ

VENEZ çà, petites chéries
De lis et de roses pétries
Et de chair aussi, Dieu merci.
Accourez, fluettes et rondes,
Les rousses, les brunes, les blondes,
Venez les châtaines aussi.

Les Mélissindes, les Dianes,
Émiliennes et Lianes,
Les Otéros, pour qui je meurs,
Les Juliettes, les Mireilles,
Et les esthètes sans oreilles,
Et les fruits mûrs et les primeurs ;

Venez, sirènes, sphinges, fées,
Horizontales, dégrafées,
Ô nos dames de volupté,
Demi-vierges, quart de pucelles,
Enfin, toutes celles et celles
Qui prétendent à la Beauté.

Mais déjà, chères amoureuses,

Je vous vois venir plus nombreuses
Que mes cheveux, quand j'en portais.
Seriez-vous donc toutes jolies
Et parfaitement accomplies,
Femmes ? eh bien, je m'en doutais.

Étoilant vos fines voilettes
Flambent vos yeux de violettes
Qui mettent nos cœurs en émoi,
Et votre bouche irrévocable
Défierait le meilleur vocable
Que je pourrais avoir sur moi.

Sur votre tête on voit éclore
Toute une lumineuse flore
Qui fait valoir votre douceur ;
Et quels beaux habits sont les vôtres !
On voit que les uns et les autres
Sortent de chez le bon faiseur.

Mais, mon Dieu, voilà bien du linge !
(Ponchon, taisez-vous, paillard singe)
Oui, bien du linge, en vérité.
Je voudrais vous voir, ô statues,
Impérialement vêtues
De votre seule nudité.

Avez-vous peur d'être mal faites ?
Parbleu, ce sont là des défaites ;
S'il n'est d'impeccable beauté,